

Chapitre 1

L'histoire des Samourais

L'image du samouraï figure dans l'inconscient collectif comme un guerrier courageux, image renforcée par la production cinématographique, l'univers des arts martiaux, des dessins animés, des mangas et des jeux vidéo issus du Japon. Cette fascination s'explique d'une part par le fait que le Japon fut la seule région d'Extrême-Orient qui ait vu la constitution durable de cette classe guerrière et d'autre part que les samourais ressemblent dans notre culture aux chevaliers du Moyen Âge sans peur et sans reproche. Il est à noter que la féodalité connaît une carrière plus longue au Japon qu'en Europe. Pour être samouraï, il fallait être né dans une famille noble. Au Moyen Âge, l'accès au titre de samouraï évolue : un paysan qui peut s'acheter un cheval et un sabre, a la possibilité de devenir samouraï.

Vers l'an 900, le gouvernement central n'arrivait pas à faire régner l'ordre. Le statut de samouraï date de cette période, au moment de l'émergence des grands clans (*uji*) qui eurent besoin de constituer une classe de guerriers à leur service pour protéger leurs domaines. Vassaux d'un chef militaire, d'un *daïmyo* (seigneur) ou d'un *shogun* (chef militaire du pays, généralissime), ils devinrent de plus en plus puissants. Les samourais formaient une classe très considérée par rapport aux paysans, artisans et commerçants. Ces guerriers de la féodalité (les *bushis*, guerriers les plus nobles) obéissaient à un code

d'honneur. Cependant, dans *Le Dit des Heiké*¹ et tout particulièrement dans la version *Engyô* (1419–1420), on constate qu'ils sont souvent décrits comme des Ebisu, c'est-à-dire des barbares même si certains passages les décrivent avec complaisance. La plupart se battent pour des seigneurs afin de se faire une renommée, maintenir leur prestige et faire valoir leurs mérites. Leur réputation découle de leur capacité à déployer courage et sang-froid sur le champ de bataille. Ils avaient un caractère rude. *Le Dit des Heiké*, récit chanté par les moines aveugles qui parcouraient le pays, permet de comprendre les conflits qui opposèrent, à la fin du XII^e siècle, les clans guerriers Taira (ou Heike) et Minamoto (ou Genji), en même temps qu'il constitue l'une des œuvres les plus importantes de la littérature japonaise. À dater de 1156, les clans des grandes familles et des samourais virent grandir leur influence, tandis que l'empereur Sutoku était très affaibli.

Au XII^e siècle, les samourais combattaient à cheval et se distinguaient donc par leurs fonctions de cavaliers et d'archers en suivant *la Voie de l'arc et du cheval*, (*Kyuba-no-Michi*). Celle-ci ne désignait pas des préceptes moraux mais plutôt une coutume, une manière de vivre et de se battre. D'ailleurs des récits dans *Le Dit des Heiké* mirent en avant la ruse ou les fausses promesses de certains samourais. La guerre des *Gempei* (1180–1185) vit l'apogée de l'utilisation de l'arc sur les champs de bataille. *La Voie de l'Arc et du cheval* se développa dans les différentes techniques de combat à pied ou à cheval et dans l'attitude mentale, faite de rigueur morale, de respect de l'engagement envers son seigneur et son école, de dignité au combat sans crainte de sa mort.

Les *bushis* étaient rétribués par leurs seigneurs en fonction de leurs exploits personnels et de la faveur dont ils jouissaient auprès du *shogun*. L'époque féodale est marquée par de nombreux conflits entre chefs de guerre rivaux. La loi du plus fort était la règle. Le rôle des *bushis* fut extrêmement important sachant que l'histoire du Japon n'a été qu'une interminable guerre civile durant 700 ans. Des samourais furent recrutés pour combattre les Mongols (en 1274 et 1281) soutenus par les armées chinoises et coréennes. Devant l'ampleur de cette armée, ils durent se battre à pied avec des sabres et des hallebardes. La flotte des Mongols fut détruite par un typhon que les Japonais baptisèrent *kamikaze*². Progressivement, le sabre prit de l'importance pour devenir au XVII^e siècle, le symbole du samourai.

1. L'une des œuvres les plus importantes de la littérature japonaise et source majeure pour comprendre les conflits qui opposèrent, à la fin du XII^e siècle, les clans guerriers Taira (ou Heike) et Minamoto (ou Genji)

2. Signifie « vent divin ».

Le premier gouvernement militaire du Japon fut établi au cours de l'époque Kamakura (1185–1333) par le clan Minamoto lors de la guerre de Genpei (1180–1185). Le puissant chef Minamoto-no-Yoritomo renversa le clan guerrier des Taira. L'empereur qui résidait à Kyoto lui accorda le titre de shogun. Le shogun s'installa à Kamakura (petite ville côtière du Kanto). L'empereur perdit de son pouvoir. La *Voie des samourais* fut établie à l'époque Kamakura et le shogun Minamoto-no-Yoritomo (mort en 1199) la définît ainsi dans une lettre qu'il adressa à son vassal, Sasaki Sadatsuna : « Un samouraï doit être fondamentalement **comme les moines qui observent les défenses du Bouddha. Il maintient la sécurité dans le monde et il est l'instrument de la protection de l'empereur. De notre temps, c'est le gouvernement de Kamakura qui assure la protection du Japon, en conséquence, même si un samouraï possède un fief aussi minuscule qu'une forêt ou si un samouraï possède un grand fief, la volonté de chacun doit être semblable et ils doivent consacrer leur vie à leur suzerain par reconnaissance. Ils doivent savoir que leur vie ne leur appartient pas.** » En 1336, les luttes intestines reprirent sous l'influence des seigneurs locaux. Au XVI^e siècle, ils prendront le titre de *daimyo*. La *Voie des samourais* a été systématisée en tant que philosophie éthique à l'époque d'Edo.

Devenir samouraï (du verbe *saburau* : servir son maître) était un honneur suprême. Cet idéal de fidélité restera celui de la classe guerrière jusqu'à sa disparition. Les samourais observaient un code de conduite : le *bushidō*. *Bu-Shi-Do* littéralement « guerrier-chevalier-pratiques », généralement traduit par *La Voie du guerrier*. Ce code non écrit n'est pas l'œuvre d'une personne en particulier mais des maximes transmises de bouche-à-oreille. Il régissait également les relations entre les membres d'un même groupe, d'une même famille et celles avec leur maître. Les deux premiers préceptes moraux furent l'honnêteté et la franchise. Mais, l'essentiel pour les samourais demeurait dans la renommée de leur nom et dans l'évitement de la honte de la défaite.

Le jugement final du *Yoshida Gunki*¹ demeure sans appel : « **Être vaincu par son ennemi, voilà la honte ; le vaincre, voilà le vrai honneur.** »

Les samourais étaient les seuls à pouvoir porter une paire de sabres appelée *daishō* : le grand sabre et le petit sabre (*katana* et *wakizashi*) maniés chacun d'une seule main. Les samourais qui maniaient bien le sabre étaient appelés « tacticiens ». Ces deux sabres étaient leurs

1. *Récit de guerre.*

emblèmes, un objet sacré dont la lame symbolisait l'âme du guerrier. Ils étaient rompus à la souffrance physique et à l'idée de la mort car la survie du territoire dépendait de leur bravoure aux combats.

Les armures des samourais de haut rang évoluèrent au fil du temps. Elles se composaient d'un assemblage de bois, de fer, de cuivre, cuir, brocart, métaux précieux ou semi-précieux et de soie servant à les protéger de l'ennemi tout en préservant leur dextérité. Une grande majorité était confectionnée à l'aide de lamelles de métal attachées par des cordelettes de couleur. L'armure *oyoroi* connut son apogée au XI^e siècle lorsque les batailles étaient principalement menées par des archers à cheval. Les armures étaient grandes et imposantes. Avec l'arrivée des Portugais et des armes à feu en 1542, la fabrication des cuirasses en métal se généralisa afin d'assurer une protection contre les balles. L'impact du *nanban* (influence étrangère) contribua à modifier les formes de l'armure, et ce jusqu'à la fin de l'époque Edo (1603–1868).

Le casque (*kaboto*) de formes différentes portait par exemple l'emblème familial, un croissant de lune ou les cornes de vache ou de cerf. Les pièces de protection de cou étaient très importantes car l'usage voulait que l'on décapitât l'ennemi vaincu. Le masque terrifiant de manière à impressionner l'ennemi. Les samourais, porteurs de *chonmage*², prenaient grand soin de leur apparence : ils faisaient leurs ablutions, se rasaient une partie de la tête et parfumaient leur chignon car ils ne devaient pas mourir en étant déshonorés par un quelconque laisser-aller.

« *Religion, guerre et gloire furent les trois âmes du parfait chevalier chrétien* » écrit Lamartine. De la même manière, le *bushidô* a été influencé à la fois par le *shintôisme*, le *bouddhisme*, le *zen* et le *confucianisme*. Les Japonais ont su les amalgamer en une synthèse inédite.

Le *shintôisme* ou *Voie des dieux* est présenté comme l'état d'esprit primitif du Japon en communion avec la nature où l'homme n'est pas séparé de l'unité primordiale, la loyauté envers le souverain, le respect de la mémoire des anciens, des esprits bénéfiques ou maléfiques (*kami*) et la piété filiale. La religion *shintô* va permettre au Japon d'assimiler les influences spirituelles et intellectuelles sans perdre son identité. La mort étant considérée comme une souillure, la coutume voulait donc que la cour changeât de résidence à la mort de l'empereur.

En 522, des émissaires coréens apportèrent une statue de Bouddha et des textes sacrés comme présents à l'empereur Shotoku Taishi qui ins-

2. Coiffure avec chignon.

taura le bouddhisme comme religion d'État³. Le bouddhisme Mahayana apporta les notions d'impermanence et de changement, l'être en soi accompli, la bienveillance, le rapport du samouraï à la mort.

Le zen⁴ venu de Chine (introduit au VI^e siècle via l'Inde) est une école de comportements autant que de pensées et se propagea au Japon dans la première moitié du XIII^e siècle. Il représente l'effort de se libérer de la pensée vers la non-pensée : « C'est cela, mais si tu fixes sur cela, alors ce n'est plus cela. » Autrement dit, la reconnaissance conceptuelle de cela ne doit pas venir remplacer ou entacher l'expérience directe en déclenchant un phénomène de fixation. Ce qui fait dire que : « **La Voie n'est autre que l'esprit normal.** » L'esprit normal est un état de maîtrise inconsciente et naturelle. « Si vous tenez un sabre et que vous êtes conscient de le brandir, votre attaque perdra toute consistance... Lorsque vous tenez un sabre ou que vous montez à cheval, vous ne tenez pas un sabre, ni ne montez à cheval. Lorsque vous accomplissez chaque chose dans un esprit normal, comme si celui-ci était pleinement vacant, alors tout se déroule sans heurts ni contraintes. Quoique vous fassiez, vous êtes dans la **Voie. Si elle vous obsède, ou si vous pensez qu'elle seule est importante, alors ce n'est pas la Voie.** » Seul le présent compte, seul le présent existe. C'est pourquoi maintenant est le moment. L'entraînement, la méditation et le duel sont d'égales importances. L'obstacle et l'ennemi sont des sources de perfectionnement. Pratiqué avec sincérité, le zen procure une vision claire et une attention au moindre détail (*kufu*). *L'esprit indomptable*, ouvrage d'un moine zen du XVII^e siècle, Soho Takuan, expose les apports du zen dans l'art du sabre.

L'expression *bushidô* s'établit donc entre le XVI^e siècle, quand une morale se dessine, et le XVII^e siècle, quand elle vient à s'affirmer. Cette évolution est en lien direct avec celle du bouddhisme et du zen.

Susuki Shōsan (1579–1655) est né dans une famille de samouraïs et prit part aux combats de Sekigawara (1600) et à l'assaut du château d'Osaka (1615) dans les rangs de l'armée Tokugawa. À quarante-deux ans, il devint moine zen. Il fit de nombreux sermons qui furent consignés par son disciple Echū en un livre : Roankyō (= âne, an = selle, kyō = pont) ce qui signifie : la selle de l'âne est courbée comme le pont.

3. En 604, il promulgue la constitution des 17 articles.

4. Qui signifie « méditation ».

Ce sens fait référence à un dialogue de Tchao-tcheou (778-987) :

Un moine demande à Tchao-tcheou : « Depuis longtemps j'ai entendu vanter le pont de pierre de Tchao-tcheou, mais venu pour le contempler je ne vois qu'un pont d'une seule planche. Tchao-tcheou lui répond : Tu ne vois qu'un pont d'une seule planche et tu ne vois pas le pont de pierre.

Le moine : Un pont de pierre ?

Tchao-tcheou : Il permet aux ânes et aux chevaux de traverser. »

Tchao-tcheou est à la fois le nom d'une ville et du maître. Le pont de Tchao-tcheou est célèbre en Chine. Le moine a rabaisé le maître en le qualifiant « d'une seule planche ». *Roankyô* peut signifier que les sermons de Susuki Shōsan ont la capacité de mener les hommes de l'ignorance à l'éveil, bien assis sur la selle de l'âne, animal doux et endurant.

Durant de nombreuses et longues périodes, le Japon n'eut pas de gouvernement central. Le pouvoir appartenait à des seigneurs de la guerre. Le gouvernement central signifiait qu'un des seigneurs l'avait emporté sur ses rivaux. Pour ce qui est des doctrines morales, les enseignements de Confucius ont été une source très importante d'inspiration dans la *Voie du guerrier*. À l'époque de la dynastie T'ang en Chine, le confucianisme fit une percée au Japon, contribuant à renforcer les vertus du samouraï de concert avec le bouddhisme et le shintoïsme. Confucius n'a jamais rien écrit. Les *Entretiens* sont reconnus comme étant la traduction la plus fidèle de ses pensées. Les *Li* ou règles de conduite sont à la base de sa doctrine. Elles ne sont pas faites pour être contraignantes mais pour donner un cadre à l'intérieur duquel l'individu doit exprimer sa personnalité. Elles sont basées sur des vertus telles que la loyauté, la fidélité, l'honnêteté, la sincérité, l'honneur, le respect de la famille, la sagesse, la connaissance, l'équité, la justice, le courage, la noblesse de l'esprit...

Pour Confucius, devenir élève demande un engagement de soi qu'il compte trouver au-delà des résultats ou de la présence. Ce n'est pas un acte passif tel que l'écoute d'un enseignement, c'est une véritable quête de la connaissance. Plus encore un art de vivre. « Savoir n'est rien ; savoir vivre, tout. » C'est cette même relation qui va lier les maîtres d'art martiaux aux apprentis samouraïs. L'enseignement doit être mis en pratique dans la vie quotidienne : « Un homme qui pourrait réciter par cœur les trois cents poèmes du **Livre des Odes et serait**

incapable, s'il avait une charge dans le gouvernement, d'appliquer cette connaissance à l'exercice de sa fonction, ou de remplir sa mission si on l'envoyait comme ambassadeur à l'étranger, je vous le demande, à quoi servirait à cet homme toute son érudition ? »

Il attache une grande importance aux rapports humains, sincères et loyaux, basés sur une reconnaissance mutuelle, une estime réciproque et de confiance : « *Si le peuple perd confiance, il rend tout gouvernement impossible.* »

L'achèvement de l'ère Kamakura (1185–1333) marqua la fin de l'ère féodale et s'ouvrit sur l'époque Muromachi (1336–1573), période extrêmement instable. Elle correspond à l'écriture du *Yoshida Gunki*, première ébauche d'une règle écrite engageant le *bushi* sur une Voie qui n'est plus seulement celle des armes. Des préceptes moraux commencent à apparaître.

Les premiers occidentaux sur le sol japonais furent les Portugais qui débarquèrent en 1543 en apportant des armes à feu. Les Jésuites introduisirent le christianisme.

En octobre 1600, une bataille ultime marqua la fin des guerres et le début de l'unification du Japon. Tandis que l'empereur résidait à Kyoto, le shogunat Tokugawa instaura un pouvoir étatique à Edo (l'actuelle Tokyo). Son clan régna 250 ans sans discontinuité, période connue en Occident sous le nom de *Pax Tokugawa* et au Japon sous le terme de *Genna Enbu*. *Enbu* veut dire « remettre les armes au râtelier pour stopper les batailles ». Le shogunat détenait le véritable pouvoir politique et réglementait la vie sociale.

En 1635, le *sankinkotai* fut édicté par le shogun. Cette loi obligeait les seigneurs à siéger un an sur deux dans la capitale. Les dépenses qui en découlaient avaient pour but d'affaiblir le retour potentiel d'armées. Le shogun favorisa le développement de la classe des marchands au détriment des seigneurs qui furent contraints d'avoir un seul château par fief et de délaisser la gestion de leurs fiefs pour se rendre à la cour. Les seigneurs furent amenés à confisquer les terres des samourais. La conséquence de la paix fut de jeter près de 500 000 samourais sur les chemins tandis que ceux qui étaient plus cultivés purent prétendre à des postes administratifs. Les autres désœuvrés, partirent à la recherche de causes à défendre, certains plus chanceux devinrent maîtres d'armes, d'autres bandits.

Le Japon était désormais confronté à la problématique de l'existence du guerrier en temps de paix et aux ronins, samouraïs sans maître. Le *bushidô*, pensée brutale et rétrograde, qui fait que le samouraï ne pense qu'à dégainer le sabre est rejeté par les élites des samouraïs. Ils lui préfèrent alors le *shodo*, la *Voie de l'écriture* à la chinoise où la culture est privilégiée : l'art du thé, la calligraphie, l'art de l'arrangement floral. Dans cette optique, Ieyasu reconnaît la *Yagyû-Shinkage ryû* comme l'école d'art martial la plus à même de guider le samouraï sur la voie de la sagesse en lui donnant l'occasion d'appréhender le concept *Muto-Dori* (*littéralement : prendre le sabre de l'ennemi sans utiliser le sien*), basé sur l'esprit de *Katsu-nin-Ken*, terme ayant lui-même pour origine l'expression zen *Setsu-nin-To Katsu-nin-Ken*, « *sabre de vie – sabre de mort* ».

En 1613, sous le shogunat de Tokugawa Ieyasu, après la soumission des sectes bouddhistes, la religion catholique fut proscrite et les missionnaires furent expulsés afin d'assurer la sécurité et la stabilité du pays. Le secret de sa réussite fut révélé par Ieyasu lui-même⁵ :

Un jour, Ieyasu voulut participer à une cérémonie bouddhique et il était entouré des seigneurs (daïmyos). Il avait sorti un mouchoir en papier, l'avait coincé dans sa ceinture et était parti se laver les mains. Le vent s'était mis à souffler, le papier s'envola au travers de la galerie. Ieyasu se mit à courir après, s'en saisit et s'essuya les mains. Les seigneurs les plus proches de lui se mirent à rire quelque peu ironiquement en le voyant faire. Alors Ieyasu tonitrua : « Vous trouvez que j'ai de drôles de façons, mais c'est grâce à elles que je me suis emparé du Japon. »

Il lança le papier mouillé sur eux et se dirigea vers le fond de la salle.

Le Japon se ferma en 1638 aux étrangers à l'exception des Chinois, des ambassades coréennes et des Hollandais. Aucun japonais ne put voyager en dehors de l'empire. C'est au cours de l'époque d'Edo (1603–1867) que se développèrent les arts martiaux japonais. Les anciennes méthodes militaires devinrent des arts martiaux, imprégnés de philosophie, de recherche intérieure et d'éthique. Les principaux sont alors le sabre (*kenjitsu*), la lance (*yarijitsu*), l'arc (*kyujutsu*), l'équitation (*bajutsu*), le combat à main nue (*jujitsu*) et la stratégie (*hyoho*). L'art martial devint chemin de vie, *Voie de la sagesse* dans et en dehors du dojo.

5. *Récit dans le Hagakurê raconté dans l'ouvrage de Takuan Le Zen des samouraïs, mystère de la sagesse immobile et autres textes, Éditions Albin Michel.*

En 1615, parut le *Buke-Sho Hatto*, écrit par le moine Zen Suden. Cet écrit succinct était destiné aux familles martiales et comportait treize préceptes qui définissaient le comportement d'un samouraï. Il débute ainsi : « **Les arts littéraires, la pratique des armes, de l'arc, de la chevalerie sont les études que les samouraïs doivent suivre régulièrement.** »

La standardisation finale de la pensée du *bushidô* s'est produite quand Yamaga Soko (1622–1685) a comparé le samouraï avec l'homme supérieur confucéen, et a enseigné que sa fonction essentielle était d'être des exemples vivants.

Daidôji Yûzan (1639–1730) s'adresse dans son ouvrage *Budô Sho-shinsu* aux jeunes samouraïs mais contrairement aux autres ouvrages comme par exemple *Le traité des cinq roues* de Miyamoto Musashi (1645), il ne traite pas de l'art du sabre ou autres prouesses techniques. Il enseigne les devoirs et les qualités du samouraï au service de l'humanisme. Pour Musashi, la culture du samouraï excelle dans la tactique et l'opérationnel grâce à une vigilance jamais mise en défaut. Dans un pays en paix, les samouraïs renouèrent avec le sabre mais dans les écoles d'escrime. Les talents martiaux devinrent progressivement les arts martiaux. Le *bushidô* n'accorde pas à la recherche du savoir d'être une fin en soi mais il est un moyen d'atteindre la sagesse. Le savoir doit servir la vie avec grandeur d'âme. La Voie est un mode de vie, une ascension vers la perfection technique et spirituelle.

Le *bushidô* est un code d'honneur et de comportement social qui exigeait du samouraï le sens de l'honneur, de la justice, de la droiture, du courage, de la bienveillance, de la sincérité, du respect de la parole donnée, de la loyauté... Les samouraïs devaient consacrer leur vie à des activités dépassant l'homme ordinaire en transcendant la vie et la mort. Le *bushidô* enseignait une manière d'être, de respect de soi et des autres, ainsi que la maîtrise parfaite du mental, des pulsions et des passions (émotions), afin de maintenir l'esprit en harmonie avec l'univers. Le *bushidô* redeviendra d'actualité au XX^e siècle avec les guerres impérialistes.

Le livre de Eiji Yoshikawa, *La pierre et le sabre*, romance la vie de Miyamoto Musashi. Ronin, originaire d'un village montagnard, il se fixa tardivement comme samouraï au service d'un seigneur. Il fonda une école d'escrime. Dans ce roman, le lecteur découvre la manière dont le héros va se transformer. Grâce à un moine qui va le confronter à la mort puis à la connaissance, il va passer progressivement de l'état de

combattant instinctif à celui d'un homme qui s'efforce d'atteindre les buts d'une autodiscipline Zen. La *Voie du guerrier* n'est pas considérée comme un simple passe-temps mais comme un style de vie qui implique une parfaite connaissance de la culture et des arts militaires.

Yamamoto Tsunetomo, samouraï de rang modeste, dans son ouvrage *Hagakuré* préconise un retour aux anciens idéaux guerriers. *Hagakuré* signifie « caché derrière les feuillages ». Le titre de l'œuvre est *Recueil de paroles de Maître Hagakuré*. Ce titre, selon Mishima⁶, peut s'expliquer à partir de quatre théories : dans la première, ce titre est choisi dans un poème du prêtre Saigyô, dans la deuxième il évoque l'esprit du samouraï qui accomplit son service discrètement dans l'ombre, dans la troisième il provient du fait que l'auteur s'était retiré dans une hutte près d'un arbre à kaki que l'on appelait « cache-feuilles », et la quatrième rappelle que l'auteur appartenait au clan du château de Saga qui était connu pour être dissimulé derrière un rideau touffu d'arbres et de feuillages.

En tant que conservateur des livres du seigneur Nabeshima, Yamamoto Tsunetomo accéda à la noble tâche de consigner les traditions. À sa mort, il reçut l'autorisation de devenir moine. Pendant sept ans (1710-1717), il reçut la visite d'un jeune scribe Tashiro Tsumamoto qui malgré l'interdiction de Yamamoto transcrivit ses maximes. Dans cette œuvre, Tsunetomo décrit de façon acerbe ce qu'il considère comme la dégénérescence des samouraïs de son époque, de plus en plus éloignés des règles de vie martiales qui firent leur force et leur réputation. Pendant plus de cent cinquante ans, ce texte resta inconnu du grand public. Seuls les samouraïs du clan Nabeshima en eurent connaissance. Ce texte n'a pas eu d'importance en son temps.

Un peu plus tard, Yoshida Shôin (1830-1859) remet à l'honneur le code des guerriers. Les guerres de l'Opium (1840-1860) furent un traumatisme pour le Japon qui vit la Chine défaite par les Anglais. L'empire du milieu, battu par des étrangers fait que le Japon renoue avec ses traditions guerrières. Le mot *bushidô* prend alors une coloration nationaliste qu'il n'avait évidemment pas à la fin du Moyen Âge.

Dans le *Shôbûron*, nouveau traité sur les armes, écrit par Nakamura Chûsô entre les deux guerres de l'Opium (1778-1851), on peut lire : « La Chine est le pays des lettres, le Japon est le pays des armes. » Les lettres sont le signe des enseignements du confucianisme, c'est-à-dire

6. Le Japon moderne et l'éthique samouraï, *Éditions Gallimard*.

de la culture chinoise tandis que le métier des armes incarne alors des valeurs proprement japonaises.

En 1853, la menace des Américains oblige le Japon à sortir de son isolement. Le jeune empereur Mutsuhito quitte Kyoto pour Edo, rebaptisée Tokyo. Cette nouvelle ère (1868–1912) appelée Meiji (lumières) balaie le pouvoir des shoguns. La féodalité est abolie. C'est le début d'un nouveau type d'État : l'État nation.

En 1876, les samouraïs n'ont plus le droit de porter le sabre, signe distinctif de leur statut privilégié. La dernière révolte des samouraïs a lieu en 1877. C'est cette révolte que raconte le film *Le dernier samurai* (Edward Zwick, 2003). Saigo Takamori, avec ses 1 m 80, était un géant auxquels se rallièrent d'autres samouraïs et paysans pour assiéger le château de Kumamoto durant 54 jours. On raconte qu'après la défaite, Saigo serait rentré à Kagoshima et aurait commis un seppuku⁷. Cette rébellion nommée *Satsuma* prit rang dans la légende japonaise, si bien que le gouvernement pardonna à Saigo à titre posthume et lui rendit les honneurs. Ce héros incarne aujourd'hui le symbole du samouraï.

Les samouraïs instruits se réservent tous les pouvoirs au sein du nouveau régime. D'autres deviennent des hommes d'affaires ou marquent leur influence dans la vie intellectuelle du pays. Mais beaucoup se révélèrent incapables de s'adapter à cette nouvelle société.

Dans ses conférences, Yamaoka Tesshû (1836–1888) enflammé par le nationalisme nippon plaça le *bushidô* au centre des traditions qu'il fallait maintenir dans la modernisation que connaissait le Japon. Il soutenait également que confucianisme et le bouddhisme font partie des traditions culturelles japonaises qu'il faut défendre contre la culture occidentale qui met en péril ces traditions. La tradition japonaise, menacée par la civilisation occidentale, devait retrouver son âme.

La constitution de 1889, accorda le pouvoir à l'empereur reconnu comme la base de toute autorité. Il imposa le shinto comme religion et tenta d'éradiquer le bouddhisme. Les seigneurs furent d'abord nommés gouverneurs de leurs propres fiefs et recevaient un salaire du dixième de leurs revenus, puis, les fiefs furent abolis. Le service militaire universel fut instauré mettant un terme aux prérogatives des anciens samouraïs.

7. *Hara-kiri*.

Après la victoire japonaise sur la Chine en 1895, les Japonais expliquèrent l'origine de leur puissance militaire par la tradition du *bushidô*. Ils reprirent l'héritage d'un *bushidô* de la fin du Moyen Âge qui enseignait l'abnégation ou le dépassement de soi au sein de vertus guerrières : « *Dans le Japon d'autrefois existait le bushidô.* »

En 1906, Nakamura Ikuichi publia à ses frais une reproduction du texte. Par la suite, l'ouvrage devint célèbre. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le livre se vendit à un nombre stupéfiant d'exemplaires. « Je découvris que la **Voie du samouraï, c'est la mort** » servit de slogan pour fanatiser les jeunes kamikazes. Mais il n'est pas possible de considérer cet ouvrage isolé comme représentatif de la pensée guerrière à l'époque d'Edo.

Selon Yukio Mishima⁸ (1925–1970), le *Hagakuré* est un enseignement qui relève de trois philosophies. C'est à la fois une philosophie de l'action, moyen le plus efficace pour ne pas se limiter au Moi conditionné. Oublier le Moi, c'est être éveillé par toute chose. Une philosophie de l'amour reliée à la loyauté et au dévouement qui mérite qu'on se batte pour un idéal et que l'on meure pour lui. Et enfin, une philosophie de la vie qui considère la vie et la mort pour les deux faces d'une même réalité. Les citations en début des chapitres de ce livre appartiennent à l'*Hagakuré*.

Le Japon chercha à s'imposer comme une puissance régionale, puis internationale (l'ère Taisho : 1912–1926). Une ambition qui provoqua l'annexion de Formose aujourd'hui Taïwan, la Corée (1910), et la Mandchourie (1931). Lors de la Première Guerre mondiale, le Japon se rangea du côté des alliés. La population fut alors atteinte d'un puissant sentiment nationaliste. Dans les années 1930, les militaires prirent le contrôle du gouvernement (l'ère Showa). L'armée dicta alors la politique japonaise au détriment de l'empereur Hirohito et du gouvernement. Des attentats et des actes terroristes se produisirent et des ministres furent assassinés par de jeunes officiers extrémistes⁹. L'arrivée au pouvoir des militaires fut le prélude à l'arrivée d'un système totalitaire. Le Japon s'allia avec l'Allemagne en 1936 dans le pacte anti-Komintern auquel l'Italie adhéra un an après. La Chine fut attaquée en 1937 par les Japonais. Ces derniers, après de nombreuses conquêtes territoriales, attaquèrent la flotte américaine. Le 7 décembre 1941, le bombardement de Pearl Harbor déclencha la guerre avec les

8. *Dans son ouvrage, Le Japon moderne et l'éthique du samouraï, auteur qui se donna la mort selon le rituel samouraï au quartier général des forces japonaises.*

9. *Événement connu en japonais sous le nom d'incident du 26-2 (en 1936).*

États-Unis. Dans un premier temps, les Japonais enchaînèrent les victoires. Mais, la supériorité militaire des Américains finit par avoir raison de l'héroïsme japonais et de ses kamikazes. Les Américains lâchèrent leurs bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945. L'empereur Hirohito annonça la capitulation le 15 août.

Nitobe Inazô (1862–1933) est l'un de ceux qui remirent à la mode le bushidô, avec son *Bushidô, Soul of Japan* qui parut d'abord aux États Unis. Il veut montrer que le bushidô n'est pas fondamentalement très différent des codes de chevalerie d'Occident : « La chevalerie est une fleur du Japon, produite par sa terre autant que peut l'être la fleur du cerisier son emblème. » L'histoire japonaise comme l'histoire européenne fut féodale en son temps. La Voie moderne du guerrier est constituée de valeurs faites d'abnégation, de fidélité au seigneur (devenu entre-temps le souverain, c'est-à-dire l'empereur), de mépris pour la mort. Cette idéologie nouvelle se met alors au service du nouvel État-nation. C'est lui qui, avec ce livre, fait du bushidô une morale parfaite. Après la défaite du Japon à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les théories nationalistes sur le bushidô furent dénoncées, mais pas son ouvrage qui échappe au désaveu sans doute parce qu'il participait à la mode ambiante sur le renouveau de la Voie du guerrier. Peut-être aussi parce que le bushidô qu'il décrit est une pure création, selon les Japonais, sans aucun fondement historique.

Après la défaite, la plupart des techniques de combat sont interdites. La nouvelle Constitution, ratifiée en 1947, dépossède l'empereur de ses fonctions de chef d'État ainsi que de son statut de dieu vivant. Son rôle se cantonne à la représentation. Bien que vaincu et ruiné, le Japon deviendra une puissance industrielle et commerciale. Le principe de loyauté régit le monde des entreprises. Il faut attendre 1950 pour que le judo (La Voie de la souplesse) soit à nouveau autorisé dégagé de toute référence à la guerre et à la violence.

